

# JOURNAL DES DEMOISELLES

## ET

### PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS

2 Rue BROUET

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE

#### MODES

Peu de grands bals, mais beaucoup de soirées dansantes, et parmi ces dernières quelques-unes, tout intimes, où les charades improvisées permettent à l'esprit d'à-propos, le plus charmant mais aussi le plus rare, de se montrer avec éclat. Quelques salons parisiens bien connus ont la spécialité des charades, des impromptus, et vraiment nous sommes émerveillée de cette facilité d'improvisation qui distingue ces joueurs et joueuses de comédie pour rire. Quelques esprits soupçonneux n'ont-ils pas dit que semblables au Mascarille des *Précieuses ridicules* qui faisait des impromptus à loisir, nos jeunes acteurs préparaient les leurs ?

Que nous importe, s'ils nous amusent, et pourquoi chercher derrière le rideau ?

Les costumes sont charmants, les corsages ouverts à manches courtes et les corsages décolletés avec manches de dentelle s'arrêtant un peu au-dessus du coude, des gazes rayées de couleurs un peu effacées, des draperies de tulle, des ornements en peluche, on voit de tout.

La peluche blanche à longues soies mêlée au tulle blanc a un aspect neigeux tout à fait de circonstance, on dirait une robe givrée. Au bal du Préfet maritime de..., la jolie madame M... portait une robe de tulle blanc combiné avec de la peluche; madame Hubler s'était surpassée dans la disposition



Toilette de soirée et de bal en voile et satin blanc (devant et dos).  
De madame Hubler, 30, rue de Clichy.

de ces flots de tulle. Toute la jupe, devant et sur les côtés, était recouverte de plissés doubles en tulle blanc montés sur un dessous de taffetas. Dans le bas, pour donner du soutien, un volant de peluche monté



à plis creux, et derrière, des nuages, des flocons de tulle formant une chute de poufs diaphanes et légers. Prenant à gauche, une écharpe en peluche blanche traverse diagonalement le tablier et vient s'arrêter sur le bas de la traîne en formant une double coque à pan, dont la traverse est une touffe de narcisses blancs à tiges et cœurs d'or. D'autres touffes de narcisses moins volumineuses remontent tout le long, au bord inférieur de l'écharpe. Corsage en peluche avec plastron de plissés de tulle, et fleurs à l'épaule. Comme coiffure une couronne cache-peigne des mêmes fleurs.

Pour soirées et bals, voici quelques descriptions de costumes de chez madame Hubler; c'est une combinaison de gazes à rayures de satin et de satin; rayures bleu pâle, grenat, sur fond crème; rosées sur fond de bengale, saphir sur fond blanc, grenat sur ciel; et d'autres rayures à jetés Pompadour d'un effet coquet et jeune. Costume en batiste crème à rayures de satin bleues. Jupe en mousseline garnie d'un bouillonné en satin bleu rabattant en volant; sur le côté, une garniture de plissés crème est reliée au poul par une quille en satin bleu serrée à distances égales ou par des nœuds en satin ou par des fleurs; une draperie en étoffe rayée se perd dans le poul du côté opposé. Le corsage rayé, coulissé à la taille et au décolleté, forme un bouillonné. Prix, 85 fr. avec nœuds, ou 90 fr. avec fleurs.

Costume en bengaline de l'Inde rosée à rayures roses piquetées de bouquets Pompadour. Jupe en bengaline, garnie de petits ruchés découpés couvrant le tablier et montant à la moitié des lés de derrière; corsage à rayures Pompadour à très longs pans, devant, pans qui fournissent une draperie bouffante nouée derrière et complétant le poul dont le drapé rappelle le capuchon arabe, laissant voir la doublure de satin; au corsage un plastron ruché forme bretelle. Prix, 65 francs.

Costume en gaze de soie unie et à rayures. Jupe en gaze rayée garnie de gros plis en gaze unie, dits tuyau d'orgue, rapportés sur le tablier; ces plis sont pincés à dix centimètres du bord inférieur et à vingt centimètres du bord supérieur par un nœud de satin; au-dessus une draperie en gaze unie s'ouvre en rideau et vient se mêler au relevé des lés de derrière. Le corsage a une façon nouvelle des plus jolies. Un premier corsage en gaze blanche fait chemisette; c'est-à-dire que très large au décolleté, un ruban passé dans une engrelure cousue à trois centimètres du bord, le resserre aux épaules; dessus s'applique un corselet en gaze rayée lacé et laissant voir la chemisette; la manche est en gaze coulissée du haut et dans le bas où la coulisse marque une tête. Prix, 70 francs. Cette charmante façon se répète dans toutes les nuances que nous avons nommées.

Pour soirées encore, les étoffes en batiste écrue à rayures de satin grenat, bleu turquoise, bleu pâle; rayures noires, blanches, grises et blanches à palmettes loutre. Ces costumes auront l'avantage de pouvoir se porter l'été, aussi bien à la ville qu'aux eaux et au bord de la mer. Nous décrirons le costume fait de l'étoffe rayée à palmettes combinée avec du swra loutre et du cachemire blanc.

Jupe en cachemire blanc, garnie d'un haut plissée en pareil coupé de neuf rangs de ruban de satin loutre;

ces rubans sont disposés par séries de trois, chaque série espacée de quinze centimètres. Le corsage princesse en étoffe rayée a, devant, une basque carrée, découpée en longues dents créneau liserées de swra loutre, qui se retournent en dessous et dans lesquelles passe une draperie en swra loutre qui se perd derrière, après avoir disparu et reparu à travers les coques fournies par le dos princesse. L'encolure est ouverte carrément sur un plastron blanc que traversent les pattes découpées dans le corsage, lesquelles viennent se boutonner de côté. La manche arrêtée sous le coude est comme le corsage, découpée et boutonnée avec une draperie loutre. Prix 110 francs. Cette même façon avec la jupe en swra loutre, jupe plissée verticalement et drapée, 150 francs.

N'oublions pas les toilettes de visite, car en ce moment elles se montrent dans toute leur élégante recherche. Nous prenons pour vous les décrire les deux toilettes suivantes portées par mesdames de P. et de C. Robe demi-longue en swra loutre garnie de peluche; nombreux revers rabattant les uns sur les autres et dépassés par des plissés en surah; enveloppant cette gracieuse robe, dont le corsage nous est caché, un magnifique cachemire de l'Inde drapé avec une grâce sans égale, fait comprendre la préférence qui lui est accordée; tout ces plis cassés, tombants et à peine maintenus, cet ensemble a un côté artistique bien fait pour séduire les femmes. Le chapeau en swra loutre est drapé de même étoffe avec petite dentelle brodée d'or; sur le côté, un panache de plumes loutre semé de poudre d'or.

Costume en satin duchesse noir. Un tablier bouillonné parsemé de fleurs découpées brodées de perles en jais, une mante de même étoffe doublée de satin grenat et garnie de dentelle espagnole. Capote en peluche grenat traversée de fantaisie dorée. Brides en peluche. La forme capote a été cet hiver la forme préférée; quoique petite elle enferme bien la tête et sied généralement; elle se modifie, d'ailleurs et madame Boucherie sait la rendre coquette sous les différents aspects qu'elle lui donne, en chiffonnant avec grâce draperies, torsades qui sont le fond de l'ornement et sur lesquelles se greffent bien des fantaisies en plumes et en métal. En ce moment pour les soirées, madame Boucherie fait de petites coiffures mignonnes: dentelle coquillée et ombrageant une fleur, pouff en peluche piqué de papillons en perles changeantes, grappes de fleurs nouées par un galon or ou argent.

Pour les dames âgées, des mantilles en dentelle montées en bonnet sont élégantes, confortables, on y est bien chez soi. Les coiffures en fleurs sont: des pouffs pour piquer sur le côté du chignon; des branches pour le traverser; des traînes, qui se mêlent aux papillotes ondulées, des demi-couronnes se posant en cache-peigne, des guirlandes courant sur les ondulations.

Madame Boucherie, 16, rue du Vieux Colombier, près le boulevard Saint-Germain fait sur commande des garnitures de bal: coiffure et bouquet assortis, guirlandes et traînes pour les robes.

CORALIE L.





*Félesner imp Paris*

4298

# Journal des Demoiselles

*Modes de Paris*

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

*Rue Arrouet, 2.*

*Chapeaux & Coiffures de la M<sup>me</sup> de Bysterweld, P. L. Honore, 3. - Parfums de la M<sup>me</sup> Guerlain, 15, r. de la Saie - Corsets & Tournures de M<sup>me</sup> Emma Guellé, 11, avenue de l'Opéra.*



HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.

Si les conseils de M. Guerlain que j'ai transmis à nos lectrices ont été suivis, elles auront traversé les gelées de janvier, sans être atteintes par les petites souffrances causées par le froid, la bise, dont le dit mois a été prodigue. Les quelques précautions à prendre ne sont rien en raison des souffrances qu'elles évitent : gerçures des lèvres, parfois crevassées si la peau est délicate; mêmes inconvénients pour les mains qui de plus sont endommagées par des engelures. En dehors de la coquetterie, il est des soins

qu'il ne faut pas négliger; l'épiderme, comme la chevelure, s'abîme faute de soins. Nous avons conseillé de se servir, pour le visage, de la crème de fraises et de la poudre de cypris, de l'eau de Benjoin; pour les mains, du savon Sapo-ceti et de la pâte de velours; de plus, les mains étant bien sèches, les frotter avec la grenadine, une exquise pâte d'amandes liquide qui les entretiendra blanches, douces et les préservera de gerçures. L'eau de Cologne Impériale russe est toujours la favorite des odorats délicats ainsi que l'héliotrope blanc, la rose et l'œillet, deux parfums nouveaux pour le mouchoir.

C. L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 49 et 51).

*Robe de soirée ou de bal en voile et satin blanc.* — Jupe en taffetis; le tablier couvert de neuf volants montés à plis creux; les deux premiers contournent la traine. Le corsage, dont la basque se perd sous une draperie rehaussée d'une dentelle relevée, au milieu, par un flot de coques, — a un plastron plissé en satin qui forme, au bord supérieur un bouillon tendu à tête; la pointe se cache sous le flot de coques. La draperie se fixe, derrière, sous un nœud en satin blanc qui arrête le corsage à la jupe, et de cette coque part une dentelle qui descend en spirale jusqu'à la traverse du nœud que forme une écharpe en satin, laquelle part du milieu du tablier où des fronces serrées réduisent la largeur. Au décolleté carré, ruche et plissé de dentelle, d'un



côté une traine de fleurs. A l'entournure une ou deux dentelles soulevées par un bouillon de tulle.

*Costume de soirée en surah blanc, pour jeune femme.* — La façon est princesse, lacée au dos. Jupe ronde garnie d'un plissé en surah et d'un volant de dentelle monté par des plis écartés; en plus, pour le tablier, six plissés en surah séparés, en deux séries de trois, par une dentelle. La tunique princesse en surah blanc. Mêlé au relevé-pouff, un lé en surah rosé chiffonné se prolonge jusqu'au bas de la jupe. Devant, posé diagonalement, un ruché en surah rosé fait tête à une dentelle et s'arrête sous un bouquet de roses, un peu de côté, sous le pouff. Autour du décolleté même ruché avec bouquet dans l'angle. Manche bouillon.

Costume de soirée en surah blanc et rosé, pour jeune femme.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4298

*Coiffures de soirée, chapeau de théâtre ou de visite. Pouffs en dentelle pour matinée et déjeuner.*

*Coiffure composée d'un chignon de torsades roulées, se terminant par une seule torsade accompagnée de côté par des frisettes.*

*Pouff de cheveux ondes avec frange ondulée.* — On peut orner cette coiffure soit d'un pouff avec aigrette que l'on placerait de côté, soit de fleurs dont on parsèmerait les torsades.

*Coiffure composée d'un chignon, formé de trois coques allongées, roulées dans une natte qui se prolonge plus bas que la nuque, et de bandeaux frangés et ondes. Une demi-*

*couronne de fleurs posée un peu de côté ou une seule branche tombante.*

*Chapeau de théâtre ou de visite en swra blanc orné de plumes blanches.* — Forme un peu grande à bord gondolé relevé devant. Des plumes blanches s'enroulent autour de la calotte et des brides en satin se nouent de côté.

*Petite coiffure en dentelle Pompadour, chiffonnée en pouff, celui-ci traversé de côté par une flèche dorée.*

*Petite coiffure en peluche rubis entourée d'une dentelle d'or coquillée, formant chou sur le côté.*



## CAUSERIE

La conférence de M. Legouvé sur *les Femmes* est un des succès du jour, non pas seulement parce que l'aimable académicien s'en est acquitté avec cette facilité de parole, avec ce charme de diction tout à fait exceptionnel qui le distinguent, mais encore parce que la question des femmes est (comme il l'a dit lui-même en commençant), à l'ordre du jour, au théâtre, dans les livres, dans les journaux, un peu partout et que l'Académie même décerne cette année un prix de cinq mille francs sur ce sujet à la fois si important et si délicat. M. Legouvé a eu la bonne fortune en outre d'arriver après MM. Alexandre Dumas et Girardin, après l'apologie des *Femmes qui tuent* et des *femmes qui votent*, après les exagérations de la *Femme égale de l'homme*, deux pétillantes brochures qui sous prétexte de servir la cause féminine qu'elles compromettaient plutôt, n'étaient en réalité qu'un assaut d'esprit. Tranquillement, avec autant de bon goût que de sagesse, M. Legouvé est venu rassurer le public alarmé par les audaces de ces maîtres dans l'art du paradoxe, il s'est borné à poser une simple question, après avoir prouvé par des faits que tous les siècles qui nous précèdent ont défini la femme un être inférieur : « Cette définition a-t-il dit, doit-elle être celle du XIX<sup>e</sup> siècle ? Et il n'a pas hésité à répondre : — Non, la femme est très certainement l'égale de l'homme, mais en même temps elle est absolument différente; il ne s'agit donc pas pour l'élever au rang qu'elle mérite de l'assimiler à l'homme, car ce serait la dénaturer; ce qu'il faut c'est la développer de plus en plus comme femme. »

Et afin de justifier cette règle, l'égalité dans la différence, M. Legouvé a fait considérer à son auditoire attentif, ravi, gagné à mesure, la femme comme jeune fille, comme épouse et comme mère.

Comme jeune fille, son avenir, à moins d'une éducation forte et solide, est, hélas ! bien douteux, bien inquiétant. Pauvre, que de chances de misères ! Elle a peu de moyens de gagner sa vie, et elle est vouée très probablement au célibat à moins de posséder cette dot qui permet d'acheter un mari. Eh bien ! pour que le célibat ne lui pèse pas, pour qu'elle l'accepte non-seulement avec résignation, mais avec bonne humeur et contentement, il faut que ses qualités de différents genres ne soient pas cultivées, comme c'est trop souvent le cas chez nous, dans le but unique du mariage. On a tort de voir toujours dans la jeune fille l'épouse future. — A quoi lui servira tel talent quand elle sera mariée ? disent volontiers les parents. — Son développement personnel est un moyen, jamais un but. La femme n'existe-t-elle donc pas par elle-même ? n'est-elle fille de Dieu que si elle est la compagne de l'homme ? Non, au dessus de ses fonctions d'épouse et de mère, il est pour la femme un titre qui précède tout, celui de créature humaine. Eh bien ! a dit éloquemment M. Legouvé, comme telle, elle a droit au développement le plus complet de son esprit et de son cœur. C'est au nom de l'éternité que vous lui devez la lumière ! » La lumière qui la gardera

de la séduction dans un pays où les hommes, sans pitié pour des créatures supposées pourtant si faibles d'esprit et de cœur qu'elles restent mineures tout le temps de leur mariage, tendent mille pièges de séduction et de corruption à celles qu'ils devraient protéger et que la loi même ne protège pas, puisque le déshonneur d'une enfant de quinze ans, fût-il public, n'entraîne point de réparation forcée, — la lumière qui la gardera de l'ennui et du découragement si elle doit vieillir seule et sans famille ou bien être réduite au rôle de tante berceuse, comme disent les Allemands.

M. Legouvé a fait ici un tableau touchant des souffrances, des menus ridicules même attachés au célibat des femmes; il a montré la vieille fille, si souvent accusée d'aigreur et de pruderie, sous un jour vrai qui, sans dissimuler certains travers qui sont ceux de sa position, fait éclater de si nobles qualités qu'il faut, bon gré mal gré, vénérer, chérir avec lui cette déshéritée réduite à s'attacher aux fleurs, aux animaux, aux orphelines, aux petits pauvres, à se faire la mère de tous ceux qui n'en ont pas. Là non plus la loi ne peut rien pour améliorer le sort des filles, mais les mœurs peuvent beaucoup. Voyez l'Angleterre : une femme n'est pas obligée de prendre le nom d'un mari pour y jouir d'une juste indépendance, et ce sont des demoiselles qui se sont mises à la tête de toutes les plus belles innovations en fait de charité, d'éducation, de progrès social : il cite miss Edgeworth, l'institutrice de l'Irlande, miss Lowel, la protectrice des ouvriers en Amérique, miss Martineau, si ardente à la défense de l'émancipation des noirs, miss Nightingale, l'héroïne de Crimée. Combien d'autres noms auraient pu lui venir à la bouche ! Les écoles, les prisons, les hôpitaux, les sociétés pour fournir du travail aux femmes, tout ce qui console, tout ce qui élève l'humanité est, chez nos voisins, patronné surtout par des vieilles filles; l'habitude de faire des classes, de converser avec des hommes supérieurs, l'étude, la vue personnelle des faits, tout cela les rend capables d'observer, de raisonner, de comprendre, et quand on est capable de cela on ne s'ennuie jamais, on ne regrette rien.

Il y a aussi de ces nobles vieilles filles en France, Dieu merci, bien qu'elles aient à lutter contre plus de difficultés. Dans notre monde où chacun est si absorbé par ses intérêts qu'il n'a que le temps de penser à lui, elles ont pris pour état de penser aux autres. « Voilà une vocation qu'il serait bien utile d'encourager, a fait remarquer l'orateur : la société française ne sera ce qu'elle doit être que le jour où l'on respectera les vieilles filles et où l'on honorera les vieilles femmes. » Instruisez-les donc le plus possible, alors qu'il en est temps, afin que la puérilité qu'engendre l'ignorance n'entache pas leurs autres qualités.

— Mais une femme savante n'aura plus de charme, ne saura plus aimer. — Témoin par exemple madame de Sévigné qui lisait Nicole et Arnauld.

Et qui gardera les enfants tandis que la mère sera



plongée dans les livres? D'abord aucune lecture, aucune étude n'a jamais empêché de commander un dîner, de gouverner des domestiques, de veiller au bien-être matériel de tous; mais l'épouse, la mère a autre chose à faire encore. Son premier devoir est d'aimer, de prier, de consoler, soit, mais aussi de guider, d'élever, — de savoir par conséquent. Sans savoir pas de mère complètement mère; sans savoir pas d'épouse vraiment épouse; il s'agit d'être trempée de façon à pouvoir entrer en partage de toutes les idées du mari, de toutes les études des enfants.

Enfants et mari se trouveront bien de ce qu'elle ne soit ni capricieuse, ni vaine, ni coquette, ni dépendante... or le vide de l'esprit engendre, on le sait, tous ces défauts-là. Une femme à qui le monde de l'intelligence est fermé se rejette sur le monde frivole; elle est capable de ruiner, de déshonorer son mari, parce qu'elle ne sait pas, parce qu'on ne lui a donné aucune idée sérieuse. Ceci n'est pas niable. Et enfin, tout en reconnaissant volontiers que, tiraillée entre deux autorités contraires, la famille périrait, qu'il y faut un roi et que ce roi doit être le mari, encore peut-on admettre que pour être légitime et salubre il importe que l'autorité soit contrôlée.

A qui est due la prospérité de beaucoup de maisons de commerce? A l'aide, à l'initiative même de la femme. Par qui se soutiennent les fermes, les maisons d'éducation, nombre d'industries, de luxe enfin, par les femmes. Qui, dans les familles, répare souvent à force d'ordre et d'économie les brèches faites par l'imprudence du mari? La femme. D'ailleurs la femme peut devenir veuve et le Code renferme à l'endroit du veuvage une contradiction fatale. Il investit la femme, restée mineure jusque-là, de tout pouvoir sur ses enfants, sur sa fortune. La voilà libre, forcée de se viriliser pour sortir sans reproche d'une rude épreuve. N'est-il pas sage qu'elle s'y prépare? — Enfin pour la femme comme pour l'homme l'adversité peut venir à l'improviste, et jusqu'ici les carrières publiques, les carrières privées lui sont à peu près interdites. Sera-t-elle capable au moins de subvenir à ses besoins par les ressources qu'offre l'enseignement, le commerce, un talent quelconque?

Et sans revendiquer pour les femmes un rôle politique auquel nos mœurs répugnent, il faut bien reconnaître, cependant, que la femme a un rôle dans l'État comme dans la famille, et la rendre digne de le remplir! — Ici, M. Legouvé s'est élevé très haut en montrant aux hommes la part prise par leurs mères, leurs femmes, leurs sœurs, leurs filles dans toutes les grandes crises historiques, dans toutes les réformes religieuses et sociales:

Lors de la fondation de la religion chrétienne, alors que le monde antique périssait par la débauche, que le polythéisme se défendait à force de luxe et de plaisirs, les hommes auraient eu grand-peine à s'arracher à de splendides et faciles ivresses, malgré les exhortations mêmes d'un Tertullien, d'un saint Augustin, d'un saint Jérôme. Les femmes se sont levées alors comme un bataillon intrépide. « Leurs noms étaient grands comme leurs projets, leur fortune éclatante comme leurs noms, car il fallait qu'elles possédassent tout afin de tout quitter. C'étaient les Metella, les Paula, les Fabia, les Marcella, toutes les grandes chrétiennes. Au spec-

tacle des plus effrénés déportements, elles opposent celui de leurs vertus. Tandis qu'une patricienne idolâtre dédiait cinq cents esclaves à Vénus, Mélanie nourrissait cinq mille confesseurs de la foi en Palestine; lorsque les descendantes de Poppée se faisaient suivre dans leurs voyages par des troupeaux d'ânesses afin de se baigner dans leur lait, Fabiola portait elle-même des lépreux à l'hôpital qu'elle avait fondé avec l'or des Fabius. Paula encourageait, par l'excès de sa charité, ce reproche de saint Jérôme: — Prenez garde, Jésus-Christ a dit que celui qui a deux robes en donne une, et vous, vous en donnez trois. »

Des exemples semblables devaient porter leurs fruits. Les hommes s'arrêtèrent éblouis par l'éclat resplendissant de vertus qui défiaient le faux éclat du vice, et ce furent les femmes qui, en renversant cet Olympe corrompu, intervinrent dans les destins du monde. — Et elles y sont souvent intervenues depuis. Aujourd'hui encore n'y a-t-il pas des milliers d'œuvres de charité créées, administrées par les femmes. N'ont-elles pas déjà en mains le ministère de la bienfaisance? Eh bien! il ne faut pas leur refuser d'armes pour ce noble apostolat, ni de moyens pour le travail, ni ce respect du pain gagné qui manque encore chez nous.

Il faut honorer leur effort pour s'élever, pour développer en elles-mêmes tout ce que Dieu y a mis, et les aider dans cet effort.

« En arrachant la femme au contact extérieur, a dit encore M. Legouvé, les poètes ne veulent que la maintenir dans son rôle idéal, dans son rôle d'ange. Ange soit! mais elles ne le sont pas toutes, et elles ne le sont pas toujours. Elles ne traversent pas le monde avec des ailes. Elles y marchent avec des pieds meurtris par les pierres de la route. D'ailleurs c'est leur rôle même de mère de famille qui leur impose souvent un métier. Il faut travailler pour nourrir les enfants, pour seconder le mari. C'est le désir d'arriver à ce titre d'épouse, qui leur fait choisir une carrière; il faut gagner une dot afin de devenir femme et mère! »

Et il a cité l'histoire d'une jeune femme de bonne famille qui, devenue veuve, se sert de son talent de fleuriste, talent d'agrément jusque-là, pour prendre un magasin et élever convenablement ses enfants, malgré le qu'en dira-t-on, qu'il est bon de dédaigner parfois. A ce propos, il a jeté un très vif anathème à la vanité qui conduit tant de gens à se consumer dans la gêne plutôt que de travailler bravement. Mais nous n'en finirions pas si nous cherchions à nous rappeler tout ce que cet homme de cœur a dit sur une question qui, traitée ainsi, intéresse chacun et a droit à la sympathie générale. Puissent toutes les défenses maladroites de cette même question, toutes les revendications intempestives de droits discutables être réduites au silence par la voix si sage d'un père de famille qui sait ce qu'il dit, mérite plus rare qu'on ne croit, et qui ne cherche qu'à faire le plus de bien possible, dans une mesure raisonnable sans se soucier de produire de l'effet! Comme il arrive toujours en pareil cas, il en a produit quand même.

Jamais enfonceur de portes ni briseur de vitres n'a été plus sincèrement applaudi qu'il ne le fut dimanche 23 janvier, à la Sorbonne.

T. B.





145

Robe en surah grenat et rose.

Costume en satin blanc.

MODÈLES DE MADAME BRÉANT-CASTEL, 19, RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE

*Robe en surah grenat et rose.* — Jupe demi-longue garnie d'un plissé et d'un ruché doublé de surah rose à plis renversés; sur le côté, dans le bas, un revers rose. Le tablier a un plissé et des coques plates au dessus, puis deux draperies terminées par une frange laquelle a, pour tête, une broderie de perles assorties. Derrière, la tunique fait pouff. Corsage à pointe, lacé derrière; une broderie, appliquée sur la basque; même broderie cernant la draperie plissée du décolleté. Une dentelle remontante ainsi qu'à l'entournure.

*Costume en satin blanc.* — Jupe ronde garnie d'é-

cailles en satin entourée d'un plissé. Sur le tablier, deux draperies ornées, dans le bas, d'un courant de fleurs avec pendrilles terminées par une grosse perle; ces courants remontent un peu sur la couture qui réunit le tablier aux lés de derrière, lesquels sont recouverts d'une tunique, relevée en plusieurs pouffs tombants, tunique qui est le prolongement du dos princesse. Le devant du corsage est à basque échancrée avec plastron lacé. Courant de fleurs cernant le plastron, contournant l'encolure, posé sur un plissé de satin qui le dépasse de quelques centimètres. Même garniture à la manche demi-longue.





Robe en satin Scabieuse.

Costume en velours noir.

DE LA SCABIEUSE, 10, RUE DE LA PAIX

*Robe en satin scabieuse.* — Jupe à train carrée et tablier couvert de frange et de dentelle perlées, disposées alternativement en volant plat. Draperie en satin, s'ouvrant en rideau, relevée dans une agrafe en passementerie perlée, formant des plis plats pour la partie supérieure et des plis tuyaux pour le pan qui s'arrête sur les plissés qui encadrent la traine. Des nœuds à pans s'échappent de la basque du corsage, lequel a deux dentelles perlées qui composent le devant. Un plissé à l'encolure et un jabot Duc en dentelle. Manche ornementée de dentelle et d'un nœud.

*Costume en velours noir.* — Jupe en satin garnie de plissés avec tablier appliqué de broderie découpée et de soufflets plissés, en satin. Une belle frange-chenille et perles au bas. Panneaux et lés de derrière en velours, avec pouff rapporté en satin maintenant la draperie de velours qui fait panier. Le contour de cette draperie est garni d'une broderie et d'une frange. Corsage à petite basque formant pointe. Une broderie disposée en col, en épaulette et en revers à la manche. Col et épaulette terminés par des franges.



## LETTRES D'UNE JEUNE FEMME

(SUITE)

XXII

## Henriette à sa tante.

Septembre 18...

Voici les jours qui raccourcissent et les soirées qui commencent ; nous suivons votre bon conseil, tante chérie, nous lisons : ma mère lit admirablement, avec sa voix flexible et douce que vous connaissez ; la seule difficulté était de s'entendre sur le choix des livres : Madame de Bréhault préfère à tout les ouvrages de piété, et surtout ces admirables biographies de saints et de saintes, qui font honneur à notre temps : elle m'a fait lire *saint Jean* et *saint Ambroise*, la *sainte Thérèse* du P. Bouix et le *Récit d'une sœur*, qui est, dirait-on, plus beau que nature ; je partage son goût et ses sympathies pour ces pages qui agissent sur l'âme ; vous savez que j'aime l'histoire et la poésie, j'aurais lu volontiers des publications récentes, que je ne connais pas, mais que je réserverai pour mes matinées ; Alban aime les romans, nous en fait lire, choisis, épurés, triés sur le volet, et il s'étonne parfois que, en dépit de ses précautions, nous ne soyons pas absolument contentes. Alban est pourtant très bon et très délicat, mais il paraît que les femmes sont plus raffinées en morale et en bon ton que le sexe fort. Nous renonçons donc aux romans. Alban veut me faire connaître le théâtre moderne, et nous lisons Alexandre Dumas, Sardou, Augier, etc. Ai-je mauvais goût ? ce qui fait courir tout Paris, ne m'amuse guère, et je trouve que ces messieurs qui croient connaître et peindre le vrai monde, n'en ont pas vu l'ombre. Ma mère pense comme moi, mais nous lisons, nous épuisons le fonds théâtral, pour ne pas contrarier Alban. Je me dédommage dans ma chambre, en lisant un peu de Bossuet et du Lamartine, pour me détendre l'esprit.

Je vois moins mon cher Alban, à cause de la chasse, mais quelle joie lorsque j'entends les aboiements de ses chiens, heureux de revenir au logis, et qu'il est donc bien reçu par sa mère et sa femme ! On dine, on vante son gibier et ses exploits, et on passe la soirée, auprès d'un feu clair, lisant, causant, jouant de l'aiguille, nous reposant ensemble. Je prévois un bien doux hiver, et lorsqu'on me dit :

« Ne vous ennuyez-vous pas à la campagne, cet hiver ? » Je ne puis m'empêcher de rire. M'ennuyer ! je serais bien ingrate vraiment.

J'ai de bonnes nouvelles de Paris ; mon oncle m'écrit souvent, il viendra nous voir à la Noël. Roberte a un fils, elle en est bien heureuse ; elle est faite pour la maternité. Priez pour moi, afin que je donne aussi cette joie à ceux qui sont si parfaits pour moi.

Adieu, chère tante et amie ; je vous quitte plus vite

que je ne le voudrais : ma tante Eléonore, son mari et ses enfants arrivent, je vais à leur rencontre avec le break, Alban m'appelle :

« Descendras-tu, encore un coup, ou je monte là-haut ! »

J'obéis à Barbe-bleue, je descends, et je vous embrasse comme je vous aime.

HENRIETTE.

XXIII

## Madame de Bréhault à sa sœur.

Bréhault, Novembre 18 ..

MA BONNE SŒUR,

Vous avez pu juger, pendant les quelques jours que vous avez bien voulu nous donner, de notre situation intérieure, et vous avez bien apprécié cette chère Henriette, mon trésor, mon appui et le bon ange de mon Alban. Elle a fait le miracle des miracles : celui que je demandais à Dieu, vous en souvient-il ? Elle a rendu heureux, dans la voie du devoir, un homme qui avait méprisé tous les devoirs ; elle a fait accepter le mariage à un homme qui avait horreur du joug, elle l'a enchanté par sa grâce et sa beauté, elle a fait accepter sa piété, sa vertu et ses droits, à un homme qui raillait jadis la vertu des femmes et les droits de l'épouse ; ils sont heureux l'un par l'autre, et les six mois que je viens de passer avec eux sont au nombre des plus beaux de ma vie. Vous, chère Eléonore, vous qui aimez tant vos enfants, vous pouvez juger de ma tendresse pour celle à qui je dois la félicité présente, le salut futur de mon fils. Ce n'est pas une bru, c'est une fille, et je pense qu'elle m'aime comme sa mère.

Vous me demandez nos projets pour cette année ! Oh ! mon Dieu ! nous allons demeurer où nous sommes ; quelques excursions à Tours, un petit séjour chez vous, à Noyelles, couperont nos mois d'hiver. Je suis sûre que je ne m'ennuierai pas, ni Henriette non plus. Alban aura la chasse. Pourtant, chère amie, j'avoue que cet hiver passé au château me laisse quelques appréhensions. Je n'ose affronter Paris, tant d'écueils sur lesquels cette pauvre barque a déjà sombré, sont là cachés... Les sentiments de mon fils sont vifs et tendres, mais est-il suffisamment affermi dans le bien ? Saurait-il résister à quelque perfide tentation ? Une étincelle ne pourrait-elle dévorer ce bonheur édifié avec peine ? Et d'un autre côté, s'il s'ennuyait à la campagne, s'il trouvait du vide dans ses journées, le regret des plaisirs passés ne se développerait-il pas dans son âme ? Il faut choisir, je préfère le péril le moins imminent, et je tâcherai, d'une façon ou d'une autre, que l'hiver lui semble agréable.

Vous voyez, chère sœur, que ma félicité présente



n'est pas exempte d'inquiétude; il y a une épine sous ces fleurs, une ombre au milieu de cette lumière; le passé, récent encore, me semble toujours menaçant. J'ai tant souffert lorsque mon fils vivait loin de Dieu, lorsqu'il s'engageait dans les voies mauvaises, que serait-ce maintenant s'il violait, en s'égarant, les devoirs les plus sacrés et perçait un cœur qui l'aime d'un amour sans bornes! La douleur d'Henriette, causée par mon fils, me serait une infortune insupportable. Dieu ne m'oublie pas, puisqu'il me laisse cette peine, bien chimérique peut-être, mais bien pesante; je baise la main divine, en la suppliant de m'épargner. Vous n'avez pas ces inquiétudes, chère amie; du fond de votre paix, priez pour moi, priez pour Alban.

Adieu, ma sœur, mon amie, je vous embrasse avec la plus vive affection.

A vous,

E. DE BRÉHAULT.

Je dois ajouter que rien, dans la conduite et les paroles de mon fils, ne donne lieu à ces craintes. Il est épris de sa charmante femme, il paraît sincèrement revenu au bien; c'est le terrible passé qui m'a laissé ces frayeurs: excusez-les. *Vit-on sans douleur en aimant?*

#### XXIV

#### Henriette à sa tante.

Bréhault. Janvier 18. .

CHÈRE BONNE TANTE,

Votre présence parmi nous, durant ces chères vacances de *Christmass*, que vous vous étiez données, avait créé pour moi la plus douce des habitudes. Vous manquez toujours à mon bonheur, vous le complétiez; pourquoi faut-il que nous vivions loin l'une de l'autre presque tout une année, et que vous, la plus ancienne de mes affections, vous à qui me tient le sang, et la reconnaissance, je ne vous voie que par échappées? La félicité humaine est donc toujours imparfaite? Je serais bien ingrate de me plaindre: vous avez vu si je suis comblée, si ma mère est maternelle; mon mari affectueux et digne de tendresse! Votre départ m'avait laissée si triste que, malgré mes efforts et mes sourires, mes deux chers amis s'en sont aperçus, et l'on m'a prodigué, plus que jamais, attentions et distractions. On me fait sortir à pied, dans le parc; en voiture, dans ces belles campagnes qui ressemblent elles-mêmes à un parc, et qui sont toujours attrayantes, même en hiver, même sous le voile de la pluie, sous les réseaux du givre; leur douceur mélancolique me séduit autant que la splendeur de l'été. Nous faisons des visites aux amis qui sont restés fidèles à leur maison des champs, et, le soir, lorsque nous sommes seuls, nous reprenons nos lectures. Alban, qui veut m'égayer, a apporté les petites pièces des petits théâtres, et il les lit, et il rit. Je ne suis pas d'humeur lugubre, mais ces facéties n'ont pas eu le pouvoir de me faire rire; c'est là un monde inférieur auquel je ne désire pas me mêler, et je préfère bien à l'ennuyeux *Chapeau de paille d'Italie*, à la *Boule*, au *Homard*, les vieux, les bons *Plaideurs*, qui sont si vraiment et si innocemment gais. Alban, désolé de ma froideur, dit enfin:

« Au fait, c'est le jeu de scène qui fait le mérite de ces drôleries. Si vous les voyiez jouer, vous les trouveriez spirituelles et comiques.

— Cher ami, je n'aime pas beaucoup le comique.

— C'est vrai, Cham ne vous fait pas rire.

— Je trouve que la caricature a un fond triste.

— Triste comme les misères humaines, dit ma mère; on ne rit là que des vices et des infirmités du prochain.

— Les petites comédies ne sont-elles pas plus innocentes, mère? Je voudrais qu'Henriette en vît jouer une.

— Si cela l'amuse et t'amuse!

— Eh bien! oui; on dit du bien des acteurs de *Tours*; si nous allions passer une soirée au spectacle? »

Il prit le journal d'Indre-et-Loire, et chercha à la quatrième page.

« Cela tombe à merveille; on joue demain, jeudi, les *Huguenots*, précédés d'un joli lever de rideau. Voulez-vous venir, chérie? »

Il m'était impossible de refuser, j'acceptai donc, sans avoir la moindre envie de ce divertissement nouveau: je vis qu'Alban était satisfait. Nous allons donc demain au spectacle. Vous n'en avez jamais franchi le seuil, chère tante, ni moi non plus; je vous ferai part de mes impressions, et je ne finirai cette lettre qu'après avoir vu.

Le lendemain. J'ai vu. Nous avions une excellente loge, à ce qu'il paraît, car j'avoue que je m'y trouvais très mal à l'aise, les lumières papillotantes me blessaient les yeux, on me regardait, et j'en étais embarrassée. Ne croyez pas, tante, que j'eusse une toilette extraordinaire; non, ma mère m'avait avertie, et je sais que les femmes comme il faut s'habillent discrètement pour les soirées de théâtre; j'avais une robe de soie grise et une coiffure de dentelles avec une branche d'héliotrope. Alban était à côté de moi: il regardait dans la salle, il saluait les gens de sa connaissance, il paraissait content et sur son terrain.

Enfin, la toile se leva: deux acteurs étaient en scène, ils ont parlé, ils ont chanté, ils sont partis, ils sont revenus, d'autres sont entrés, on a encore et chanté et parlé, mais, tante, je ne suis pas initiée: je ne comprenais ni ces allées, ni ces venues, ni ces sorties, ni ces bribes de conversation, ce volant rejeté d'une raquette à l'autre: Alban riait, tous les spectateurs riaient, j'étais honteuse de ma bêtise et de mon manque de compréhension. Un tonnerre d'applaudissements salua l'entrée d'une actrice: elle entra en scène avec un sang-froid surprenant, elle parla, coqueta, minauda avec une grâce véritable; sa voix nette vibrait comme un cristal touché par une lame d'acier; son visage aux petits traits réguliers n'avait de remarquable que les yeux: noirs, immenses, pleins de feu et de fièvre, de gaieté folle et de tristesse singulière. Quels yeux! il me semble que je n'aurais pu en supporter le regard, ce regard sombre et hardi, ardent et libre, qui semble fait pour provoquer les passions et pour n'en exprimer aucune... regard de serpent et de charmeuse... J'avais envie de communiquer cette impression à Alban: je me retournai: il était debout, tenait sa lorgnette braquée sur l'actrice, et absorbé dans cette contemplation. Probablement, elle jouait très-bien, on l'applaudit à diverses reprises,



Alban applaudit aussi, et, la pièce finie, on la rappela : elle arriva près de la rampe, s'inclina dans une pimpante révérence, et disparut, suivie par des bravos et des exclamations.

« Qu'elle joue donc bien ! quel feu ! quel esprit ! dit Alban. Tu t'amuses, n'est-ce pas ? »

— Oh ! oui, dis-je.

— Et les acteurs ?

— Ils sont charmants.

— Et comment trouves-tu Lilia, l'actrice, celle qu'on a rappelée ?

— Elle est charmante. »

Ma tante, je mentais, car je me déplaçais, pièce et acteurs me semblaient insipides, mais je préférais ne pas provoquer de discussion.

L'entr'acte ne fut pas long. Les Huguenots commencent : j'en connaissais l'admirable musique et j'en entendis avec plaisir : la pièce me déplut fort. Encore une chose que je ne dis pas à mon mari.

Ma mère nous attendait avec un bon feu et du thé. Elle m'embrassa :

« S'est-on amusée ? me dit-elle.

— Je suis tout étourdie ; j'ai les lumières dans les yeux et la musique dans les oreilles.

— Elle n'a pas ri, dit Alban, mais je crois qu'elle s'est plu. »

Ma mère me regarda : elle vit bien que non.

Je vous écris, tante, mes impressions toutes vives et toutes réelles ; je ne saurais dire combien cette soirée, passée loin de chez nous, de nos habitudes, m'a attristée. Ce sont donc là les fêtes du monde, fruits de Sodome qui mettent de l'amertume aux lèvres, ces plaisirs dont l'*Imitation* dit : *le soir passé dans la joie sera suivi d'un triste matin*. J'y suis allée sans joie, pourtant ; pour ne pas quitter, pour contenter mon mari ; mon intention était pure, mais je n'en suis pas moins triste.

Je conçois les anathèmes de l'Eglise contre le théâtre et les acteurs. Quoi de plus dangereux que cette atmosphère enfiévrée, ces rires, ces paroles équivoques, ces femmes qui semblent si étranges et si belles sous le masque de fard et les oripeaux de théâtre ? La musique enchante, elle fait passer les situations criminelles et les sentiments coupables, et il semble qu'on respire dans ce milieu menteur et factice cet air mortel à la vertu dont parle Mentor, à propos de l'île de Chypre. Vous riez, tante, parce que je cite le vieux Mentor : c'était la sagesse même, et nous ferions mieux de nous jeter à l'eau, comme il y jeta son élève, plutôt que de risquer notre âme et notre bonheur dans ces plaisirs corrupteurs.

Mais je divague, je crois ; je vais prier Dieu et dormir. J'espère que je vous verrai en rêve, et que vous m'embrasserez, comme je vous embrasse.

Votre HENRIETTE.

## XXV

### Henriette à sa tante.

Bréhault. Janvier 18. .

J'ai tardé à vous écrire, tante chérie ; j'étais en mauvaise disposition, j'étais triste, j'avais peur de paraître

maussade, et je n'écrivais pas. Pourquoi cette humeur, cet ennui sourd, ce serrement de cœur qui me faisait monter les larmes aux yeux ? Rien n'est changé autour de moi, ma mère est aussi tendre, mon mari aussi empressé, et pourtant, il semble qu'un voile de brouillard soit tombé sur ce limpide horizon ; je ne vois plus le soleil de mes beaux jours ! Ma mère, qui a l'œil attentif de l'affection et de l'expérience, a remarqué ma tristesse, elle m'a dit, un soir que nous étions seules :

« Souffrez-vous, chère Henriette ? »

— Du tout, maman. »

Elle me regarda avec attention, et elle soupira : elle est donc triste aussi, elle ?

Je me suis confessée, et à l'église, en faisant mon examen, je m'interrogeais moi-même, je sondais le fond de mon âme ; je me trouvais, certes ! bien froide pour mon Dieu, bien négligente dans cet amour divin qui devrait primer tous nos amours, mais pour ceux que je chéris et à qui ma vie est liée, je suis sans reproches, je les aime tant ! et il n'y a pas de mérite à vivre en paix avec ceux que l'on aime. Seule, ma mélancolie a pu les étonner, et pourquoi l'éprouvé-je ? j'ai analysé tout ce qui s'est passé en moi et hors de moi, et tout à coup, j'ai aperçu, nette, l'ombre qui s'était projetée sur mon bonheur. Grondez-moi, tante Marie, je le mérite.

Vous savez que, depuis notre mariage, Alban et moi ne nous quittons guère ; nous avons besoin d'être ensemble, et il n'y a que la chasse qui nous ait séparés. Or, depuis une quinzaine de jours Alban a fait, seul, de fréquentes sorties ; il est allé à Tours, au cercle, faire des visites ; chaque fois, il m'a rapporté aimablement quelque petit souvenir, une jolie bonbonnière, des breloques pour ma montre, des poteries de chez Avisseau ; c'est aimable et cela prouve qu'il a songé à sa femme, et, cependant, je vois clair, comme le jour, que ces absences-là ont causé mon humeur noire.

Je suis donc bien enfant, je suis donc bien gâtée ! je ne puis donc plus supporter la plus légère des contrariétés ? je veux me mettre en garde contre moi-même, car il serait cruel de ne pas laisser à mon bon Alban la liberté à laquelle il a bien droit ; il serait cruel de le fatiguer de mes exigences et de mes caprices, lui, si aimable et si prévenant pour moi : quelle récompense pour cette année de bonheur complet ! et en quoi une courte absence de mon mari pourrait-elle altérer ce bonheur ? quelles idées, quels soupçons se rattacheraient à ces excursions innocentes, nécessaires à sa santé et à sa distraction ! Ma tante, vous me croiriez folle si je vous avouais ce qui est au fond de ma pensée, depuis cette soirée de spectacle... l'espèce d'admiration d'Alban pour cette Lilia m'a fait mal... il semblait que l'air capiteux qu'on respirait au théâtre l'eût enivré... il n'en a jamais reparlé et je n'ai pas cessé d'y penser.

De pareilles idées sont coupables, je le sens ; je manque à mon mari en concevant contre lui une si absurde défiance ; aussi, je vous avoue ma faute pour que vous m'éclairiez et me souteniez : je ne veux pas être une femme jalouse : je veux mon mari libre par ma confiance et heureux par mon affection. Je suis persuadée que si je lui demandais le sacrifice de ses courses à



Tours, il y renoncerait sur le champ, mais je ne le ferai pas. Il ne faut rien accorder aux passions qui ont leurs racines dans les bas côtés de l'âme humaine.

Il est sorti en ce moment, je vais lui faire un gai retour et j'irai à sa rencontre dans l'avenue, et, s'il veut, nous ferons un tour dans le parc. Quel bonheur de le revoir ! A bientôt, tante ; je serai sage, je vous le promets.

Votre HENRIETTE.

XXVI

Henriette à sa tante.

Bréhault. Février 18...

J'ai tenu ma promesse, tante et amie ; j'ai été sage, quoique les cavalcades à Tours n'aient pas cessé, mais j'avais fait un pacte avec ma langue et avec mon cœur, pour ne pas ressentir et ne pas manifester de mécontentement. J'en ai été récompensée, car Alban est bien affectueux et madame de Bréhault, plus tendre, plus intime que jamais. Elle ne m'a jamais parlé de ces fréquentes excursions à Tours : sans doute, elle les trouve toutes simples, et alors, pourquoi m'en offenserais-je ?

Cependant, hier, un incident a troublé ma sérénité reconquise. Voici, ma tante ; peut-être cet incident n'est-il rien, et est-ce encore un démon bleu qui vient me troubler ? voici, jugez !

On se préparait, à notre petite paroisse, à la cérémonie de l'Adoration ; ma mère avait donné des candélabres pour l'autel, et j'avais peint un voile pour le

(La suite au prochain numéro.)

Saint-Sacrement ; nous avions donné les fleurs précoces du parterre, mais je désirais des fleurs plus belles pour deux jardinières à côté de l'autel. J'allai à la serre ; j'y avais remarqué des camélias, des éricas, des bruyères, des azalées blanches et oranges, qui devaient faire un groupe charmant. J'entre, et à ma grande surprise, plus une fleur ! j'appelai le jardinier.

« On a cueilli les bruyères et les éricas ? »

— Oui, madame.

— Madame de Bréhault les a fait prendre pour l'église ?

— Non, Madame.

— Qui donc alors ? dis-je avec impatience.

— C'est M. Alban, madame ; hier et aujourd'hui, il a fait deux beaux bouquets avant de monter en voiture, et il les a emportés. »

Je ne demandai plus rien : mes idées calmes et gaies étaient coupées comme les fleurs.

Il les a emportées à Tours, pourquoi ? elle est là, l'insolente actrice aux yeux noirs ! est-ce elle qui reçoit nos fleurs, dédiées à Dieu, les fleurs grandies à l'ombre de notre maison..... Est-ce possible ? Une âme loyale pourrait-elle me tromper ainsi ! Alban a une âme loyale, mais le passé, n'a-t-il pas une magie qui l'attire ? Je ne veux rien lui demander, il ne soupçonnera pas mon angoisse : je ne veux pas être jalouse.

Je vais prier à l'église, devant Notre-Seigneur : je mettrai mon âme à ses pieds ; il verra, il m'éclairera.

Priez pour moi, je vous en supplie, j'ai beaucoup de chagrin et j'ai beau me raisonner, ma raison donne raison à mon chagrin. Je vous embrasse tendrement.

HENRIETTE.

M. BOURDON.

CHARADE

Une île anglaise est mon premier ;  
Elle est sise en la mer d'Irlande ;  
Jadis, foyer de contrebande,  
Elle est calme aujourd'hui sous un joug régulier.  
Mon dernier, un bateau, a maint usage utile.  
Mon tout donna naissance à l'illustre Virgile.

CURIOSITÉS HISTORIQUES

L'église Saint-Eustache à Paris, fut fondée par un bourgeois, nommé Jehan Alays, qui, ayant affermé l'impôt d'un denier sur chaque panier de poisson arrivant aux halles, amassa une fortune immense, et la

consacra tout entière à l'édification de cette belle église. Il demanda que son corps fût jeté dans l'égoût des halles, et couvert d'une pierre ; cet égoût appelé *pierre Alays*, subsistait encore il y a un siècle.

Le mot de l'Enigme contenue dans le numéro du 29 Janvier est : Voiture.

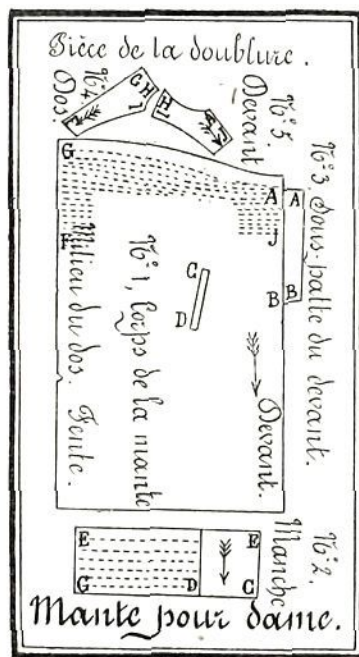




Mante de demi-saison en cachemire d'Ecosse, doublée de satin havane doré, de mesdemoiselles Vidal.

*Explication du patron découpé.*

1, Corps de la mante (moitié). — 2, Manche. — 3, Sous-patte pour les boutons. — 4, Dos. — 5, Devant de la pièce intérieure de la doublure. Il faut trois mètres de cachemire de l'Inde, en quatre vingts centimètres de largeur. Tailler les deux côtés de la mante, les réunir à la couture du dos qui s'arrête au cran correspondant à celui du détail tracé. Froncer le haut de la mante en suivant les lignes tracées à la roulette; le bord dépassant le premier rang de fronce formera un volant ruché lorsque l'encolure sera réduite aux proportions de la pièce intérieure, dont le dos et le devant se réunissent à la couture de l'épaule. Il faut que cette pièce soit parfaitement ajustée sur le haut du buste. Poser dessus la partie froncée de la mante et l'assujettir par un bâti. Avant de froncer l'encolure, doubler le volant de satin, monter la doublure de la mante au contour de la pièce et la baguer pour qu'elle tienne au dessus. Fendre la mante pour la pose de la



Détail tracé du patron découpé.

manche, la fente indiquée à la roulette. On fera bien d'essayer la mante pour la fendre juste à la hauteur du coude, de manière à ne pas gêner les mouvements. Le dessus de la manche seul se fronce; le dessous est plat. Suivre pour les fronces les lignes à la roulette; la partie dépassant le premier rang de fronces fait volant; le côté opposé se monte à la fente en suivant les crans de raccord. Les fronces doivent réduire la largeur du dessus à celle du dessous. Avant de faire les fronces, doubler la manche de satin. On entoure la mante d'une dentelle espagnole et d'une seconde dentelle qui court au dessus, en spirale. Même dentelle à la manche. Un nœud en large ruban de satin à l'encolure, un autre à la taille. Un derrière, à très longs pans, posé un peu au dessus de la fente qui doit être garnie de dentelle. La sous-patte posée devant reçoit les boutons; les boutons se placent sur la mante en regard. Un ruban cousu à l'envers, à la hauteur de la taille, se noue devant.

A ce numéro sont joints : la gravure coloriée 4298 et le patron découpé d'une pelisse de demi-saison, page 60.

81-607. — Paris. Morris Père et Fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64.